

« *Ecrire est à la fois s'exposer et se dérober* » Jean Roudaut

« *La quête du voyageur ne mène qu'à la cause de sa marche* » Adrien Pasquali

Il y a dix ans que nous a quittés Adrien Pasquali (1958-1999). Ecrivain, critique et traducteur né en Valais de parents italiens, cet immigré de la deuxième génération, fils d'ouvrier, était devenu, à quarante ans, l'un des plus brillants intellectuels de Suisse romande, dont (bien qu'habitant Paris) il enseigna plusieurs années la littérature à l'Université de Genève.

En partant des différentes facettes de cette œuvre multiforme et complexe suspendue en plein vol, mais impressionnante de cohérence en dépit de son inachèvement, nous tenterons (au cours d'un colloque d'une journée qui ne pourra que constituer le prélude à de plus amples développements futurs) de mettre en relation les trois pôles complémentaires qui la constituent : celui – avant tout – de l'écrivain, hanté par la question (et les secrets intimes) de l'identité, ou de la genèse de soi, comme par la notion (pour lui originelle) d'exil ; celui du chercheur et du critique (cf. sa thèse consacrée à la genèse d'*Adam et Eve* de C. F. Ramuz, son étude génétique de *Requiem* de G. Roud, ou encore ses essais consacrés aux récits de voyage ou à l'œuvre de N. Bouvier) ; et celui du traducteur. *Scriptor, compiler, commentator, traductor*.

Doué d'une capacité de travail peu commune, et d'une soif insatiable de savoir et de comprendre qu'orienta de bout en bout le besoin de se construire une langue, une identité et un « lieu » à soi, comme l'espoir d'atteindre enfin ce qu'il nommait une « sérénité active de l'être », Adrien Pasquali, « passeur » entre les langues, « voyageur » de l'imaginaire s'interrogeant sur la poétique du voyage et « migrant » d'une culture, d'un espace géographique et mental, d'un genre littéraire ou d'une voix (et d'un style) à l'autre, se définissait lui-même, avant tout, comme *traducteur* : « mes propres écritures me sont toujours apparues comme un exercice de 'traduction', voire de disparition, entre deux langues, entre l'*infans* et le *vir*, le silence et le langage [...], la reproduction et la construction... » (*L'Ecrivain et son traducteur*, Zoé, Genève 1998, p. 48). A l'absence irrémédiable de langue maternelle, à la douleur du manque d'origine, il avait choisi (par une « stratégie inconsciente de dispersion » devenue peu à peu consciente et revendiquée) de substituer le jeu infini des possibles, traduisant tour à tour de l'italien (Alice Ceresa, Giovanni Orelli, le poète Aurelio Buletti), de l'allemand (Felix Ph. Ingold, lui-même grand traducteur), ou de l'anglais, multipliant les apprentissages et les défis. Et aimant à rappeler, en citant Balzac, que lire – et souvent aussi, écrire – est une « création à quatre mains ».

Passer de « l'aliénation » à « l'altérité » en s'interrogeant sur les frontières (qu'elles soient celles de la raison et de la folie, ou celles des langues), de l'imitation à la création (comme dans *Portrait de l'artiste en jeune tisserin*) et du « rien » qu'il croyait voir inscrit dans son nom à une « naissance » issue de l'écriture (ou à une « résurrection d'ordre poétique » – G. Roud), comme dans *Le Pain de silence* ; tenter de « guérir » d'un défaut d'origine et d'être, par le biais de l'exercice de traduction, par l'étude passionnée du processus de création des autres, et par son propre travail d'écrivain : telle fut l'ambition d'Adrien Pasquali dont l'œuvre protéiforme ressemble, lorsque, se retournant sur elle, on en interroge le dessin, à une « autobiographie de l'esprit ».

C'est à en déployer les lignes de force, la cohérence interne, les écueils et les ruses que s'attachera ce colloque d'une journée, en confrontant diverses contributions qui pourront soit porter sur l'un seulement des trois pôles distingués dans l'intitulé, soit tenter de proposer une

mise en cohérence de ces différents aspects en vue d'esquisser une « poétique » générale de l'œuvre.

Sylviane Dupuis